

I) L'homme et la technique

A) 2) b) la technique humaine comme technique intelligente

L'intelligence humaine serait donc, fondamentalement, une intelligence technique. Il nous reste à montrer la réciproque : en quoi la transformation de la nature par l'homme est-elle, par elle-même, transformation intelligente ? Qu'est-ce qui fait du travail humain un travail "intelligent", fondé sur la raison et la conscience ?

Pour le montrer, nous avons pris appui sur un texte de Marx. Marx commence par donner une définition du travail *en général* ; le *travail* est :

- a) une activité de transformation de la nature,
- b) qui repose sur un *effort*, c'est-à-dire sur une dépense d'énergie,
- c) qui vise l'assimilation de la nature, c'est-à-dire sa mise en forme de manière *utile* à l'homme.

Un effort de transformation de la nature conformément à une fin utile : telle est donc la nature origininaire du *travail* pour Marx. Il ne s'agit encore que du travail *manuel*, puisque c'est bien la matière qu'il s'agit de transformer en utilisant les forces corporelles.

Mais précisément : Marx remarque que, en transformant la nature par son travail, l'homme se transforme également lui-même. Le travail n'est donc pas seulement un rapport de l'homme à la nature, mais aussi un rapport de l'homme à lui-même. En transformant la nature, c'est sa nature que l'homme transforme, en concrétisant, en réalisant, en « actualisant » ses aptitudes potentielles. On pourrait donc dire ici qu'en travaillant, l'homme réalise, accomplit sa nature. **C'est en transformant la nature par son travail que l'homme réalise la sienne.**

Mais, comme le remarque Marx, ce constat ne suffit pas à caractériser le travail *humain* ; après tout, l'abeille et le castor aussi développent leurs facultés naturelles en transformant leur environnement. Si l'on cherche la spécificité du travail humain, il faut montrer en quoi ce travail implique les capacités spécifiquement humaines.

C'est ce que nous enseigne la suite du texte, qui cherche à mettre en lumière le caractère spécifique du travail *humain*. Pour Marx, ce ne sont ni le type d'activité (l'araignée produit le même type d'activité que le tisserand humain), ni la qualité de la production qui permettent de différencier l'homme de l'animal (l'abeille construit des nids dont les cellules sont architecturalement optimales).

Ce qui permet de différencier les activités de production de l'homme et des animaux, le travail spécifiquement humain du travail en général, c'est le *mode* de production, qui repose sur un double travail de *conception* et de *confection*. Ce que dit Marx, c'est que, dans le travail humain, **le concept de l'objet préexiste à sa réalisation**. Le concept de l'objet, ce sont à la fois ses propriétés, et la méthode de sa construction.¹

C'est donc bien la *conscience* de l'homme qui se trouve impliquée dans le travail humain et qui le différencie de toutes les activités de production animales. L'idée, le concept de

¹ C'est ce qui permet d'ailleurs à l'homme de briser le travail en deux : le travail de conception (travail intellectuel) d'un côté, le travail de confection (travail manuel) de l'autre. Ce que connaissent tous les industriels actuels qui marquent sur leur marchandise : « conception française » (ce qui indique généralement : confection chinoise...)

l'objet se trouve élaboré (conception) dans l'espace de la conscience avant d'être produit (confection) ; plus encore, c'est cette "image mentale", ce concept qui sert de modèle, de référence à la production : la fabrication concrète ne fait que dérouler dans la réalité un processus de construction qui se trouve déjà constitué dans la conscience.

On voit alors tout ce qui relie le travail humain à sa nature **intelligente**, et à ce que nous avons jusque là déduit de cette nature intelligente : **la liberté**.

Car l'homme qui travaille conçoit d'abord un objet dans son esprit, en imagine les étapes de réalisation, et il détermine *ensuite* ses actes à partir de ce modèle présent dans sa conscience. Apprendre à effectuer un travail spécifiquement humain, c'est donc **apprendre à déterminer ses actes par sa pensée, par l'intermédiaire de la volonté** : c'est donc un apprentissage de la liberté. Et ce qu'un travail spécifiquement humain exige comme *effort*, c'est souvent moins l'effort physique, que cette effort *psychologique* par lequel l'homme maintient son attention sur le but à atteindre et les étapes à suivre, et détermine ses actes à partir de ce « modèle » présent dans sa conscience.²

Ce qu'il y a de spécifiquement humain dans le travail, c'est donc bien l'appel à ce qui fait de l'être humain un être intelligent, et plus encore un être libre, capable de déterminer ses actes par ce que sa pensée a d'abord conçu.

Ceci fait apparaître un enjeu caché du texte ; si le travail spécifiquement humain est celui qui fait appel à l'intelligence du travailleur, et si ce travail constitue, en tant que tel, un apprentissage de la liberté, que dire alors d'un travail qui *ne ferait pas* appel à cette intelligence, voire qui exigerait du travailleur *qu'il ne réfléchisse pas* ?

Une telle situation est, par exemple, celle dans laquelle se trouve l'ouvrier du travail à la chaîne. L'ouvrier d'une chaîne ne doit pas déterminer ses actes par un raisonnement ou une procédure élaborée mentalement, *au contraire* ; pour pouvoir suivre le rythme de la chaîne, il est impératif qu'il s'abstienne de réfléchir à ce qu'il fait, **il faut que ses gestes deviennent automatiques**. Et l'on voit alors qu'un tel travail, qui réduit l'homme à une machine, peut constituer, à l'inverse du travail humain, une entreprise de *déshumanisation*. Non pas uniquement parce que l'homme ne s'y trouve pas « reconnu » comme un être pensant, pas non plus parce qu'il n'a pas besoin de faire appel à son intelligence ; mais parce que l'homme doit apprendre à ne plus penser, à ne plus déterminer ses actes par ce que sa raison ou sa conscience lui dictent, mais à agir de façon purement mécanique, réflexe, en réponse immédiate à un stimulus extérieur.

On voit alors en quoi ce type d'activités peut être considérée comme déshumanisant en ce qu'il constitue un **désapprentissage de la liberté** ; et l'on comprend alors pourquoi l'on retrouve ce type d'activités à chaque fois que l'homme entreprend de *soumettre* d'autres hommes. Le but du travail à la chaîne n'est pas seulement l'efficacité technique, c'est aussi un excellent dispositif de dressage, de domestication des populations ouvrières, qui s'y trouvent épuisées, abruties et mécanisées. Le but du travail des esclaves dans les champs de coton américains n'était pas seulement de produire, c'était

² : c'est surtout cet effort *mental* qui va épuiser un enfant de 4 ans lorsqu'il aura à réaliser une pâte à crêpes en devant suivre, dans l'ordre, 5 ou 6 étapes.

aussi de faire en sorte que les esclaves ne se révoltent pas, qu'ils s'identifient à ce qu'ils étaient : de simples machines à produire, au service d'êtres humains pensants. Le but du travail dans les bagnes était moins de casser les cailloux que de dresser, de discipliner, de domestiquer une population rebelle. Le but du travail dans les camps de travail allemands, dans les goulags staliniens était moins la production de marchandises que la soumission des hommes ; et le travail, sous sa forme inhumaine, est un excellent dispositif de déshumanisation en ce qu'il apprend aux hommes à désapprendre leur liberté.

B) Faut-il avoir peur de la technique ?

1) Ambivalence de la technique

Commençons par les deux mises en garde à l'égard des sujets qui interrogeraient les bienfaits, les risques ou le rapport que nous devons établir à l'égard de la technique. Il y a deux écueils à éviter :

a) les devoirs **unilatéraux** : défendre tout au long du devoir la thèse selon laquelle la technique est merveilleuse, ou a contraire se lancer dans une critique globale de la technique, **c'est évacuer tous les problèmes** qu'il faudrait justement poser et résoudre, qui viennent de l'ambivalence du travail.

b) Les devoirs qui en restent à la position du problème, en adoptant un plan du type **(1) Avantages (2) inconvénients**. Que la technique ait des avantages et des inconvénients, il n'est pas nécessaire de réfléchir 4 heures pour le savoir... Par ailleurs, en rester à un plan de ce type, c'est se condamner à une conclusion en « dans certains cas », ou qui nous invitent à trouver un « juste milieu », un « bon équilibre »... sans jamais préciser en quoi il consiste.

Il est donc souvent plus intéressant de **partir de ce constat** de l'ambivalence de la technique pour ensuite se demander **ce que l'on doit faire** face à cette ambivalence, pour la comprendre, l'expliquer ou tenter de privilégier l'une ou l'autre dimension.

Pour mettre en lumière cette ambivalence, qui fait qu'à chaque « avantage » possible de la technique on peut faire apparaître un « inconvénient » également possible, on peut mettre en regard les vertus possibles et les dangers potentiels de la technique.

Avantage possible	Danger possible
La technique peut améliorer la vie des hommes (ex : médecine) : prolonger la vie, diminuer la souffrance, diminuer la mortalité	La technique permet de tuer, de faire souffrir (ex : domaine militaire), elle peut nuire à la santé (pollution), etc.
La technique peut libérer l'homme du travail et des activités indignes : les	La technique peut faire l'homme l'esclave de la machine, le condamner à des tâches

machines s'en chargeront (vieille idée)	inhumaines (travail dans les mines, travail à la chaîne, etc.)
La technique peut être un facteur d'émancipation des hommes : l'imprimerie permettra de donner à tous les hommes l'accès au savoir (publication de l'Encyclopédie, publication de la Bible en langue du peuple, etc.) ce qui permet à chacun de se forger son propre jugement et de sortir de la tutelle exercée par les puissants.	La technique peut être un facteur de domination idéologique des masses : le contrôle de l'opinion publique se fait principalement par l'intermédiaire des <i>mass media</i> , la propagande a toujours utilisé les moyens techniques les plus efficaces dans le domaine de l'information et de la communication.
La technique permet à l'homme de renverser la domination que la nature exerce sur lui, elle rend possible le fait de se rendre « comme maître et possesseur de la nature »	La technique peut produire des dérèglements des équilibres naturels qui ne sont ni volontaires, ni contrôlés et qui peuvent mettre en danger les hommes (crise écologique, catastrophe climatique, etc.)
La technique permet l'accroissement des désirs qui sont susceptibles d'être satisfaits : grâce aux techniques modernes, on peut faire du patin à glace à Dubaï !	La technique peut nuire à la satisfaction des besoins fondamentaux : les voies ferroviaires dans les colonies ont permis de substituer des cultures commerciales (pour satisfaire les désirs des habitants des pays colonisateurs) aux cultures vivrières (permettant aux populations locales de se nourrir), l'utilisation des ressources en eau pour alimenter les patinoires, les piscines et les golf des plus riches ne sont plus disponibles pour l'hydratation des champs ou des personnes les plus pauvres.

On voit donc qu'à **chaque vertu possible de la technique, on peut faire correspondre un vice qui lui correspond**, et que le vice en question peut d'ailleurs être en relation directe avec la vertu, comme l'indique la dernière ligne du tableau. On pourrait donc être tenté de reprendre, en l'inversant, la formule de Heidegger concernant la technique ; reprenant une citation du poète allemand Friedrich Hölderlin, Heidegger disait : « là où croit le péril... croit aussi ce qui sauve »³.

Ce que tend à nous indiquer le tableau, c'est que là où croit ce qui sauve... croît aussi le danger !

³ : Plus récemment, cette formule a été reprise par le scientifique Huber Reeves, comme titre de son dernier livre.